Ce supplément doit être donné gratuitement avec le numéro portant la date du Lundi 4 Juin 1900

SUPPLÉMENT HEBDOMADAIRE DE L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING

CAUSERIE DU DIMANCHE

par E. Lagrillière-Beauclerc

Nous allons entrer enfin, dans la période de repos relatif, au point de vue politique.

L'ère des interpellations, sans être définitivement close, paraît devoir donner lieu dorénavant à des manifestations plutôt pacifiques que belliqueuses.

A part la grande séance où sera discutée la déchéance indiscutable de MM. Déroulède et Habert, nous n'avons plus en perspective de grands débats fiévreux.

Le budget de 1901 est déposé et, comme disait jadis feu Briollet — il sera certainement entamé avant que sa discussion le soit !

Donc, de ce côté, c'est bleu,... ou a peu près.

Le ministère continuera jusqu'au bout, à présider aux destinées de la France républicaine, en général et de l'Exposition en particulier.

Voilà qui est bien. Ceci dit, librement esbaudissons nous et joyeusement devisons tout à l'aise, comme disait maître Alcofribas.

***

C'est tout d'abord un curé des environs de Tours qui nous apporte, par la voix de notre confrère la *Dépêche du Centre et de l'Ouest*, l'écho de ses conceptions fantaisistes.

Ce curé habite Pouzay, commune jouissant d'un maire, d'un adjoint et de dix conseillers municipaux, au total : douze.

Sur ce chiffre, onze personnes ont l'avantage d'être tolérables aux yeux de M. l'abbé Benzine, curé du lieu. Le douzième, Benzine veut à tout prix s'en détacher.

Ecoutez plutôt la lettre adressée par lui à chacun des onze autres :

Mon cher ami,

Etant conseiller municipal, vous devez naturellement désirer le bien de la commune et la bonne entente entre tous les citoyens. Or, avec la plus grande franchise, je viens vous faire part de mes sentiments.

Sur douze conseillers que vous êtes, je verrai choisir le maire parmi les onze indifféremment. Mais si vous choisissez le douzième, un véritable deuil existera sur la paroisse tant qu'il sera maire :

1° Je supprime complètement la grand'messe des laboureurs.

2° Je supprime toutes les cérémonies de la première communion ; les enfants viendront communier comme le font les femmes, à la messe du matin.

3° Aucune décoration, ni fête, n'aura lieu dans l'église tant que l'individu en question trônera à la mairie.

4° Pour les mariages, il n'y aura ni ornements ni fleurs.

5° Pour la Fête-Dieu', plus de reposoirs ni fleuristes.

6° Aucun travail et aucune amélioration ne seront faits dans l'église pendant ce temps.

Après tout ce que j'ai fait pour votre église, il m'est permis je pense, d'attendre une autre reconnaissance que celle-là de la part des habitants de Pouzay.

A vous, mon cher ami, de décider de l'avenir par votre vote. La paroisse entière saura qui vous avez été averti avant le vote.

Les autres conseillers intéressés sont avertis comme vous.

Tout à vous.

Signé : J. BENZINE.

Si nous étions la princesse Radzivill, ou seulement la duchesse d'Uzès, nous dirions sans hésitation : « Voilà un curé qui n'a pas la trouille ! » (Locution fin de siècle).

Mais, comme nous sommes simplement un très humble chroniqueur, nous nous contenterons de penser tout haut : Voilà un prêtre qui ne se gêne pas !

Il part en guerre, comme Malborough, contre toute sa paroisse. Il fait savoir à tous que le conseiller n° 12 n'est pas agréé par lui comme maire du pays ; et si par hasard, on avait l'audace de le nommer... ouvre l'œil Calchas et en avant la fronde célèste !

Plus de fleurs aux cérémonies religieuses ! plus de reposoirs le jour de la Fête-Dieu, plus de réparations à l'église pendant 4 ans ! Et si les enfants tiennent absolument à faire leur première communion, on leur expédiera la chose en deux temps, trois mouvements, sur le coup de six heures du matin, en messe basse.

Ah mais !... il ne plaisante, pas l'abbé Benzine, grand dégraisseur d'âmes devant l'Eternel !

Que va faire l'archevêque ?

Notre confrère la *Dépêche du Centre*, pose la question et pense qu'il doit déplacer l'abbé Benzine d'une paroisse où il s'est livré à de pareilles incartades.

Nous croyons nous, que c'est à coups de balai que la commune de Pouzay devrait se débarrasser de ce singulier prêtre dont le cynisme assaisonne la religion qu'il doit enseigner, à la sauce vinaigrée de ses haines.

Et encore, s'il n'y en avait qu'un de ce calibre là dans notre France ?

Hélas ! Hélas ! Hélas ! !

***

Un nationaliste, grand admirateur de M. Déroulède (il n'y a pourtant pas de quoi), vient d'avoir une idée dont la délicatesse fera certainement perler au coin de l'œil du grand proscrit, la larme de l'émotion.

Le nationaliste en question vient d'expédier à l'exilé, franco de port, un superbe perroquet admirablement dressé et auquel, entre autres choses, on a appris à crier, en sept langues différentes : A bas Loubet ! vive Déroulède !

Jacquot voyage en ce moment entre Hendaye et St-Sébastien.

A la douane, on l'a interrogé. Il a répondu en volatil connaissant le moins dans la perfection, une phrase de la langue espagnole.

— Où va cet animal ? a interrogé le chef de service.

Jacquot, sans songer à montrer d'une patte l'étiquette indicatrice accrochée à sa cage, a répondu aussitôt :

— A que nora se detienen para almorzar ?

Traduction :

— A quelle heure s'arrête-t-on pour bouloter ?

M. Déroulède ne s'embêtera pas. Le perroquet qu'on lui envoie est au moins aussi intelligent que Barillier.

***

Les pauvres Boers sont battus !

L'Angleterre claime déjà, aux quatre coins de l'horizon, son triomphe.

Ils ont vaincu — non sans mal — la pauvre petite République de l'Afrique Australe, et, pour en venir à bout, les Anglais ont dû se mettre environ douze contre un.

Eh bien ! franchement, il n'y a pas lieu d'être aussi fier qu'on le manifeste à Londres, quand on est vainqueur dans de pareilles conditions.

Tout le profit sera nécessairement pour les Anglais, mais tout l'honneur reste aux Boërs. Et ceci vaut bien cela.

En attendant la signature du traité de paix, on prépare à l'île Sainte-Hélène, l'ancienne chambre où Napoléon Ier pour y recevoir le président Kruger.

La reine Victoria a l'intention de déporter le grand vieillard dans l'île lointaine où Hudson Lowe fut le geolier de Napoléon.

Et comme l'Angleterre ne recule devant aucun sacrifice, on est en train de coller sur les murs intérieurs de l'habitation, du papier à six sous le rouleau.

Le président Kruger, affirme-t-on à Londres, trouvera là le repos avec la dignité. *Otium cum dignitate* comme disait Cicéron.

***

Quelqu'un parlait un jour devant nous, d'un grand artiste peintre dont les paysages sont haut cotés dans le monde entier.

— Il peint, la campagne d'une façon merveilleuse, nous disait-on, et cet amoureux des champs ne saurait pas distinguer un navet d'une betterave.

On pourrait dire quelque chose dans ce goût de l'artiste de valeur qui a imaginé le dessin de la semeuse, représenté sur nos pièces de monnaie de 2 fr., 1 fr. et 0.50 centimes.

Observez ce dessin avec attention. Le geste est beau, l'allure superbe, mais... le dernier des cultivateurs de France vous dira :

— Ce n'est pas de cette façon-là que l'on sème !

Le semeur qui jette son grain avance le bras droit en même temps que la jambe droite ; sur les pièces de monnaie, le bras avance et la jambe recule.

Et voilà comme quoi l'art et la vérité sont parfois deux choses très distinctes.

***

Terminons par ce dialogue de confessionnal :

Népomucène vient se confesser au curé de son village.

—M'sieur le curé, je m'accuse d'avoir volé tous les fruits du verger de mon voisin Cloporte.

Le prêtre fait de justes remontrances à son peu délicat paroissien, puis le voyant contrit et repentant, lui donne quand même l'absolution.

Népomucène se retire et avant de quitter l'église, en fait le tour intérieurement, marmotant des prières. En arrivant à la porte, il se rencontre avec le curé qui, lui-même, va sortir.

— A propos, dit le prêtre, en l'arrêtant. Tu m'as dit tout à l'heure avoir volé tous les fruits du verger de Cloporte, mais il me semble bien avoir vu ce matin même, chez lui, des arbres encore très chargés ?

— C'est vrai, répond Népomucène, je n'en ai pris encore que la moitié, mais maintenant que vous m'avez donné l'absolution pour le tout, j'irai cette nuit, chercher le reste.

Ceci est de la morale d'Eglise.

Eh bien, l'enseignement laïque n'aurait jamais donné cette idée là à Népomucène.

E. LAGRILLIÈRE-BEAUCLERC.

MOTS HISTORIQUES

Nous sommes prêts, archiprêtre, il ne manquera pas un bouton de guêtre.
Le maréchal Lebœuf (15 août 1870).

L'ère des périls est passée ; l'ère des difficultés commence.
Gambetta (1872).

Y penser toujours, n'en parler jamais.
Gambetta parlant de l'Alsace-Lorraine.

Le séance continue.
Dupuy, pendant la séance de la Chambre où Vaillant commit son attentat.

De loin c'est quelque chose, de près ce n'est rien.
Bismarck sur Napoléon III (1857).

Quand la légalité rentrera en France, j'y rentrerai.
Victor Hugo parlant en exil.

Le boulet qui doit me tuer n'est pas encore fondu.
Mot attribué à Napoléon blessé au pied par un boulet mort, à Eckmuhl (1809).

Vous êtes un homme, Monsieur Goethe !
Napoléon couronnant le grand poète allemand (1809).

La parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée.
Mot du diplomate Talleyrand.

Soldats, souvenez-vous que vous défendez ici vos libertés.
Ney à Waterloo (1815).

Oser, voilà tout le secret des révolutions.
Mot du conventionnel Saint-Just.

Il nous faut une tête et une épée.
Sieyès avant le 18 Brumaire (1799).

Il n'y a pas pour moi de ruisseau qui vaille celui de la rue du Bac.
Madame de Stael exilée.

LES Déformations du patriotisme EN FRANCE

Nous avons lu dans la *Grande Revue* un intéressant article intitulé : « l'Eclipse des idées libérales ». Et nous en détachons en passage, très curieux et remarquable à plus d'un titre, où l'auteur remonte aux causes lointaines du nationalisme antisémite en France :

Une politique pacifique est un des articles primordiaux du programme libéral. La paix est à la fois un besoin et un idéal pour les peuples libres. La guerre est une source de périls pour le pays si elle est malheureuse, pour la liberté si elle est heureuse. C'est toujours une déperdition d'énergies actives pour le travail utile et productif. Le parti libéral français depuis 1830 était resté fidèle à cette tradition. Il l'avait maintenue sous le second Empire, et s'était opposé à l'accroissement des crédits militaires, plus logique avec ses principes qu'exactement informé de la situation internationale qu'avait créée la diplomatie même de Napoléon III. Dans le programme de 1869, les républicains radicaux avaient même inscrit la suppression des armées permanentes et leur remplacement par des milices nationales. La cruelle réalité de 1870 dissipa rêveries et illusions. Sous l'influence des vestiges encore sanglants et des menaces futures, les partis s'unirent dans l'œuvre de défense nationale. Pour opérer la réfection complète de notre matériel de guerre et la reconstitution d'une armée puissante, la nation consentit tous les sacrifices d'hommes et d'argent : le service militaire universel et près d'un milliard annuel. Ce devoir accompli les républicains voulurent mettre l'armée, officiers et soldats, en dehors de la politique, de ses tentations et de ses périls, de ses fluctuations et de ses caprices. L'interdiction électorale, l'avancement remis aux mains du Conseil supérieur de la guerre, le privilège de juridiction, étaient-ce bien les moyens les meilleurs pour affranchir l'armée de la politique et ne devaient-ils pas, au contraire, la mettre en dehors et au-dessus de la nation ? C'est la question qui se pose aujourd'hui. Ce qui est sûr, c'est que le but visé était excellent, si les résultats ne sont pas hors de contestation.

Du reste on ne saurait nier que pendant plusieurs années l'armée concentra son application exclusive vers les devoirs professionnels ; il y eut dans tous les rangs, à tous les degrés de la hiérarchie, une émulation ardente et patriotique qu'entretenait la perspective d'une guerre alors probable et même, disait-on, chaque année, toute prochaine. Et dans toutes les armes les progrès répondaient aux efforts. Tout bon Français ne pouvait qu'applaudir, et de fait, chacun applaudissait. Profonde et justifiée se cimentait l'union entre la France et son armée tout entière. Ce sentiment s'affirmait aux revues annuelles où les masses populaires saluaient de leurs acclamations les défilés des troupes brillantes et bien entraînées.

Contenu dans de justes limites, ce sentiment favorisait l'œuvre de relèvement militaire, c'est-à-dire la garantie la plus sûre de la paix, en même temps que de notre sécurité, sans nuire à l'esprit républicain. Par malheur, il ne se borna pas là, et le chauvinisme, qui ne se borne pas là, est le sommeilier en France, se réveillait peu à peu.

Les expéditions coloniales, alors impopulaires, ne lui paraissaient pas une pâture suffisante. Mais il s'alimenta d'excitations de toutes sortes ; M. Déroulède, préparant la revanche, prenait d'assaut les brasseries allemandes et embrigadait les gamins de Paris pour aller siffler *Lohengrin*. D'autre part, les articles comminatoires et les provocations intermittentes de la presse bismarckienne avaient pour effet d'entretenir cette propagande plus bruyante qu'effective. Malgré le conseil légèrement contradictoire de Gambetta, « on y pensait un peu, mais surtout on en parlait beaucoup ».

Jules Ferry était l'objet des plus violents outrages pour avoir essayé, dix ans trop tôt, non pas un rapprochement, mais une entente partielle avec l'Allemagne. Sous l'influence de cette exaltation de l'esprit public, l'armée devint une sorte de fétiche sacré, intangible au moins pour les civils, supérieure à toutes les autres institutions nationales, exempte de leurs vicissitudes, devant laquelle s'arrêtait épouvanté le contrôle même du peuple souverain et s'annihilait même le droit de critique, toute chance de réforme et de progrès. Ne remplissant pas la fin à laquelle elle était destinée : la guerre, elle finit par se figer dans une routine hiératique et imperturbable et par contracter tous les vices, dont nous avons pu récemment juger la gravité, des administrations bureaucratiques qui s'immobilisent au lieu d'être un organisme vivant, évoluant, se perfectionnant sans relâche. Mais comme il arrive, c'est au moment où elle cessait de les justifier aussi complètement qu'elle cristallisa l'admiration et la confiance nationales. Tout lui était bénéfice : les fautes et l'impuissance des parlementaires, les scandales financiers qui les disqualifiaient, la faisaient paraître plus haute, plus pure et plus immaculée. On ne savait pas ou ne voulait pas savoir les irrégularités financières qui se commettaient quotidiennement au sein des régiments, ni les trafics des marchés et des adjudications militaires, ni tous les abus de la haute administration.

On niait, on palliait, on couvrait tout ; on ne corrigeait rien, on ne réparait rien ; ni les affaires Allaire, Henry, Lebaudy, ni les bévues techniques, ni l'incurie meurtrière avec laquelle furent organisées certaines expéditions coloniales. L'impunité était acquise aux grands chefs de l'armée qui leur faisait silence ou l'absolution pour toutes les fautes, pour tous les scandales, et du moins à cet égard l'armée méritait son nom de *Grande Muette*.

A la faveur de ces apparences, l'armée n'était plus seulement, conformément à l'idée bellicistes, l'instrument de la défense nationale, peut-être même des compensations futures, mais l'incarnation vivante, suprême, unique de la patrie ; tous les partis la choyaient, la flattaient, la caressaient, surenchérissant l'un sur l'autre ; et dans certains milieux, on ne séparait plus la patriotisme, du militarisme lui-même. Chez les uns, c'était passion sincère ; chez les autres, calcul. Dans quelques cerveaux commençaient à germer sourdement la pensée d'exploiter peut-être un jour l'enthousiasme du pays et le peuple français marquait à son armée, et de faire de celle-ci l'agent d'exécution d'une classe sociale, d'un parti politique.

Mais au fait nouveau, l'alliance russe, allait exaspérer ces tendances et les diriger vers un nouvel objet.

Sans omettre la part moins éclatante, mais souvent efficace, de l'épargne et de la finance françaises dans cette combinaison diplomatique, la force présumée de l'armée nationale en fut assurément l'un des premiers facteurs. Le pays exultait : il voyait avec d'abord le gage de sa sécurité, un espoir de revanche. Son prestige relevé aux yeux de toute l'Europe, sa frontière pour toujours fermée, et à son armée qu'il lui plaisait d'en rapporter l'honneur.

Le Président Faure, à la veille de partir pour Cronstadt, déclarait à ses prédécesseurs sur le point de savoir s'il ne revêtirait pas un uniforme spécial et d'aspect militaire, dans sa visite à notre allié puissant. On ne vit alors trait plus exactement de cette déférence, et l'on en plaisanta. C'était le symptôme, pour ne pas dire le symbole, de l'état d'âme du pays. La France républicaine était mûre pour la crise qui allait l'assaillir.

***

Avant la conclusion de l'entente franco-russe, les ardeurs combatives qui travaillaient la plupart des Français s'étaient exercées contre l'Allemagne, en vue de la revanche pour l'Alsace-Lorraine. A ceux-là, l'alliance parut propre à hâter le moment souhaité. Or, elle ne comportait rien moins qu'une telle signification.

En se rapprochant de la France, malgré les antinomies politiques des deux pays, l'Empire russe obéissait à une double nécessité. Il cherchait à relever sa situation européenne amoindrie par le congrès de Berlin, et à s'affranchir de la dépendance financière où le tenaient les banquiers de Berlin, c'est-à-dire le prince de Bismarck. L'appui de la France lui assurait son libre essor économique. La paix européenne était donc la condition même de la politique russe. Mais, si cette guerre n'eût présenté que des inconvénients, onéreuse même en cas de victoire, ruineuse en cas de désastre. Le gouvernement du Tsar, en pleine défensive, telle était donc la base de cette entente ; et si la nation nourrissait d'autres espérances, c'est bien ainsi que le comprit et l'accepta notre diplomatie. Bien plus, la Russie, satisfaite du bénéfice positif et moral que cet instrument lui conférait au regard de l'Europe allemande, ne chercha — et Nicolas II n'est pas moins pacifique que son prédécesseur — qu'à resserrer ses liens avec l'Empire, allemand et au besoin à servir de point entre lui et la France pour des coopérations éventuelles en dehors de l'Europe. C'est ainsi qu'elle parvint à nouer une action commune entre les trois puissances pour arrêter le Japon victorieux, et lui imposer le traité de Simonosaki. Notre diplomatie se prêta à cette action commune, et la presse la plus nationaliste n'éleva aucune protestation.

D'autre part, les feuilles officieuses de la chancellerie russe poursuivaient une campagne anglophobe à l'usage de la France, alin de neutraliser en les détrait nos anciennes rancunes internationales d'exciter la France contre la Grande-Bretagne et de se préparer un auxiliaire éventuel, en point, quand l'heure sonnerait pour la Russie d'agir en Asie Centrale.

Cette campagne eut un rapide succès. La presse française admit l'éventualité d'ententes partielles entre la France et l'Empire allemand pour limiter au nom de l'intérêt commun l'ambition britannique. Un ton plus doux fut mis à la garnitude à l'égard des peuples d'outre-Rhin, plus aigri envers les voisins d'outre-Manche, et certains journaux les plus qualifiés du nationalisme s'efforcèrent d'avivre le souvenir de Fashoda et de laisser dormir celui de l'Alsace-Lorraine.

Ainsi cette alliance russe, dont les nationalistes s'étaient engoués dès l'abord et qui leur avait paru comme le moyen providentiel de réaliser la Revanche, en devenait le plus insurmontable obstacle. La France y gagnait la sécurité de sa frontière, la tranquillité morale et des satisfactions d'amour-propre qui lui étaient depuis longtemps refusées ; mais elle s'astreignait à ne point troubler la paix, c'est-à-dire à ne point compromettre de l'Europe (1). C'était en somme le droit de mettre fièrement la main sur la garde de son épée avec la quasi certitude de n'avoir pas à la tirer du fourreau. C'est bien la signification de la devise inscrite sur les arcs de triomphe élevés en l'honneur de Nicolas II, lors de sa visite à Paris, *Paz et Robin*. Les chances de guerre continentale étaient écartées à une longue échéance. Mais les ferments de combativité cultivés depuis vingt ans dans le cœur des Français ne pouvaient s'éteindre aussi vite. La faculté de haïr avait été trop chargée pour qu'elle pût fonctionner à vide. Des réserves amassées à bondissant de passion rancunière n'avaient point été amoncelées pendant vingt ans pour être perdues, gaspillées, sans résultat. Il fallait un nouvel ennemi héréditaire. On trouva d'abord l'Italie. Assurément l'Anglais en France n'est pas à l'heure actuelle sympathique à la multitude.

La question d'Egypte a provoqué des froissements momentanés, altéré les relations entre les deux peuples, et ravivé les griefs traditionnels depuis Napoléon Ier, sans parler des mauvais souvenirs qu'a laissés l'entente cordiale sous le règne de Louis-Philippe. Surtout, malgré la question d'Egypte, à laquelle l'opinion française reste assez indifférente, malgré Fachoda même, l'Anglais ne saurait à lui seul remplacer l'Allemand. Ce dernier a joué un trop grand rôle dans notre vie et nos ressentiments pour que l'anglophobie remplisse les cœurs momentanément vides de la germanophobie. L'affaire Dreyfus vint à point pour fournir un autre adversaire, une autre cible plus facile à atteindre, encore que ce peuple et plus visible : le Juif. Cette substitution du Juif dans l'imagination populaire correspond à la déformation du sentiment patriotique en nationalisme ; et l'on verra cette dernière évolution donnera le mot de l'autre.

Nous avons observé que si la doctrine libérale est essentiellement pacifique, cela n'empêche pas les partis libéraux de faire point patriotes, voire mêmes chauvins. En d'autres termes, le sentiment national peut-être très vivace dans l'âme d'un peuple, encore que ce peuple répugne à la guerre ; ce qui est le cas de tous les peuples modernes, à la fois assujettis au service militaire universel et engagés dans un mouvement industriel et commercial qui ne saurait net, sauf provoquer une ruine générale.

Le patriotisme peut-être plus qu'ardent sans tomber dans le « nationalisme », si l'on entend par ce vocable le sentiment impulsif, violent, d'un être ou d'un peuple qui ne sait manifester son amour de lui-même, c'est-à-dire son instinct de conservation, que par l'horreur ou la crainte de tout ce qui n'est pas lui.

C'est le premier cri, le premier vagissement de l'égoïsme national qui s'oppose à tout ce qui est extérieur et différent ; le désostant, le fuyant, la proscrivant.

Dans une nation saine et forte, le patriotisme c'est l'amour de soi, épuré, ennobli, élevé jusqu'à comprendre l'existence, le droit des autres peuples, sans rien céder du sien ; la nation patriote s'ouvre au lieu de se fermer, appelle au lieu d'exclure, embrasse au lieu de supprimer, absorbe au lieu de refouler. Le nationalisme semble être au vrai patriotisme, ce que l'aveugle et brutal appétit du mâle préhistorique est à l'amour sublime et complexe d'un homme civilisé. C'est en quelque sorte, dans la vie des races, une survivance ou une revivriscence des âges primitifs.

Le nationalisme n'est pas l'esprit de conquête, c'est l'esprit d'exclusion. L'impérialisme anglais n'est point du nationalisme. Il rappelle plutôt l'esprit à la fois conquérant et libérateur des révolutionnaires français, qui s'imaginaient naïvement qu'en apportant aux peuples les principes de 1789, ils pouvaient justement les amener, malgré-lui leur assurraient ainsi un bonheur inespéré, celui de vivre sous les lois les plus justes du monde. De même certains impérialistes anglais se figurent que les peuples auxquels ils apportent la liberté et la loi britanniques leur doivent une profonde reconnaissance. Mais dans ce rêve de domination, un mélange de naïve vanité nationale, n'entre pas la pensée d'exclusivisme et de refoulement.

La France ne connaissait pas non plus cet esprit, avant ces dernières années. Son génie social et facile, son hospitalité courtoise, cordiale et ouverte envers l'étranger, étaient célèbres et appréciés dans toute l'Europe.

La psychologie de l'individu et de la collectivité française a été modifiée par les défaites de 1870. L'amour-propre national en fut cruellement blessé. Mais si la France était vaine, elle était aussi confiante et généreuse, elle croyait à l'amitié et à l'appui des autres peuples. Elle resta seule, abandonnée de tous ; l'indifférence de toute l'Europe lui causa une amère déception et exerça une influence déprimante sur le caractère français. Il se déforma peu à peu. L'égoïsme et le soupçon remplacèrent la confiance et l'abandon d'autrefois. Durant de longues années, l'attitude de l'Allemagne aggrava ces dispositions : l'humeur capricieuse de M. de Bismarck ne nous ménagea ni les alertes ni les provocations, irritant le point sensible et empêchant la cicatrisation. La mentalité française est donc chez nous une dégradation, un aigrissement du patriotisme, un sentiment inquiet, douloureux, maladif, persécuteur et " persécuté, toma ", qui ne peut naître et sévir que dans un pays affaibli, malade ou encore imparfaitement formé, qui doute de lui-même, de sa force assimilatrice. Quand à l'antisémitisme, c'est le mode le plus actuel du nationalisme. L'affaire Dreyfus, succédant à des exclusions incessantes, infaillibles autant que perfides, était tombée dans un milieu exceptionnellement favorable.

Le juif dénoncé depuis quinze ans par la concurrence et l'envie comme l'accapareur de la richesse nationale, comme le cosmopolite, par définition, traître au pays généreux qui a le malheur de l'accueillir, de l'émanciper, de l'adopter. Hère non conformes qui, même lorsqu'il parle la langue nationale, garde un type physique légèrement différent, voilà l'ennemi intérieur, d'autant plus dangereux qu'il s'insinue dans la vie nationale, qu'il pénètre dans le saint des saints militaire pour dérober le secret de la victoire et le vendre, lui, l'étranger à son frère l'étranger !

C'était une proie marquée pour ces passions cléricales, militaristes, nationalistes, ces haines accumulées qui, dans l'ascit faute d'aliment, et dont la perte allait peut-être causer celle de la patrie elle-même ! et c'est ainsi qu'à défaut d'une guerre étrangère, dont la menace paraît éloignée, nous avons une guerre religieuse et ethnique, une guerre larvée en quelque sorte, une guerre intérieure, contre une catégorie de citoyens qui ont commis le crime d'appartenir à une secte haïe, et d'avoir fourni une nouvelle victime au martyrologe dix fois séculaire créé par l'intolérance, l'ignorance et l'immoralité malfaisance, et aussi contre ces libéraux assez pervers pour vouloir que justice soit rendue à un innocent... fût-il juif !

ALFRED BEL.

(1) Les écrivains les plus sympathiques à l'alliance russe ont dû faire cette constatation, notamment le comte Albert Vandal dans la conclusion de son ouvrage sur Nanolich et Alexandre.

NOTES & IMPRESSIONS

Après ceux qui ont les premières places e ne connais rien de plus malheureux que ceux qui les envient.

Mme de Maintenon

Dans la société, la politesse est une espèce de passeport dont la vertu même a besoin et dont le vice s'entoure.

Mme de Stael

L'affabilité n'est souvent que la grimace de la bienveillance.

Marie Leckzinska

Le travail seul constitue une nation.

Mirabeau

Nos Poètes

A MA VILLE NATALE

Roubaix 1900

O Sol mélancolique, ô Cité sans soleil,
Ville de grands noirs noirs et de vastes usines,
Tu n'as pour te parer et vignes, ni collines,
Et je t'aime pourtant d'un amour sans pareil,
O Terre sans histoire, ô Cité sans soleil.

Toi qui portes si haut la volonté de vivre,
Et qui, telle une Reine étalant des bijoux,
Montres de tes métiers l'acier brillant et doux,
J'admire ton ardeur de Cité jeune et libre,
Toi qui portes si haut la volonté de vivre.

Ruche immense et toujours noire de travailleurs,
Tes fils, comme autrefois les blanches caravelles,
Vont conquérir le monde à la gloire nouvelle,
Puis reviennent partis à de jeunes vainqueurs
Dans ta ruche toujours noire de travailleurs.

Viennent les lourds bateaux chargés de laine
Tout un peuple en travail au fond des ateliers
Tisse avec ces fils noirs des tissus par milliers,
Impatient déjà qu'à l'Occident étrange
Un navire nouveau porteur de laine vierge,

O ma Ville brumeuse et triste, ô pays noir,
Ton diadème est fait de hautes cheminées
Qui, se dressant ainsi que des tours forcenées,
D'un panache de feu s'illuminent le soir.
O ma Ville brumeuse et triste, ô pays noir.

Mon enfance passée au rythme des machines
A gardé souvenir de tes bruits familiers.
Et mon âme, quand passe un groupe d'ouvriers,
Parfois se rémémore, ainsi qu'une orpheline,
Son enfance bercée au rythme des machines.

ACHILLE SÉGARD.

LE DIX-HUIT BRUMAIRE

NOUVELLE

par Edouard D'HOOGHE

Marquis, le vieux chien de l'ancien concierge du palais des Cinq-Cents, fixire la borne proche de la porte, en mémoire des chiens d'autrefois, dont elle portait les vestiges ; il leva ensuite la patte contre elle pour ajouter sa signature aux leurs ; après quoi, s'étant assis au milieu des jeunes chiens étourdis, ignorants et respectueux, il leur raconta le Dix-Huit Brumaire, auquel il avait assisté.

Il parla en ces termes, racontant les événements comme il les avait vus de ses yeux, sentis de son nez et compris de son intelligence de chien :

C'était un jour froid, avant le premier repas.

Marquis était étendu, les pattes allongées sous la tête et sous le ventre. Ainsi le sol supportait tout son poids et il reposait délicieusement.

Comme tous ceux de sa noble et pieuse race, il vivait parmi les dieux dispensateurs de la nourriture, qui marchent debout et changent de pelage à leur volonté. Comme tous les chiens d'honneur, il avait son dieu lare ; il savait l'honorer selon les rites en le léchant et en posant ses pattes sur ses genoux quand il le voyait après une absence ; il craignait sa juste colère et s'abstenait de voler la viande, et, quand il sortait de la maison, il méprisait les chiens errants que nulle divinité ne protège, et les bêtes barbares et sans religion des champs et des forêts.

Ce jour-là, le soleil jaune était mort depuis trois nuits, car le ciel était tout gris ; mais le dieu de Marquis avait suscité dans la grande cheminée le petit soleil rouge qui mange les branches des arbres, en sorte que le nez de Marquis, toujours froid comme celui de ses pareils, était très chaud et que ses yeux clignotaient ; il était très heureux et il attendait le repas, car on ne peut avancer l'heure choisie par les dieux pour leurs bienfaits quotidiens.

Cependant il vit s'approcher de la cheminée un dieu étranger qui avait une odeur de vieillard ; le poil de sa gueule était blanc et il avait perdu plusieurs de ses dents ; sa peau était blanche sur les jambes et bleue sur la poitrine et le dos ; il avait un bonnet carré et une grande peau rouge flottante.

Marquis le reconnut parfaitement et il sut ce qui allait se passer pendant toute la matinée. Tous les jours, quand le dieu de Marquis avait ouvert la grande porte de la maison, il venait des dieux étrangers ; il y en avait de tous les âges, mais pas de tout petits cependant ; ils exhalaient tous des odeurs de nourritures fines et de viandes précieuses, et Marquis reconnaissait à ce signe qu'ils étaient les premiers parmi les dieux. Quelques-uns avaient les mauvaises odeurs qui plaisent aux dieux et qu'ils tiennent enfermées dans des bouteilles de verre. Mais si différent que fût le flumet de chacun, le dieu de Marquis laissait entrer dans la grande salle de la maison tous ceux qui avaient la peau blanche aux jambes, bleue sur le corps et la grande peau flottante rouge sur le dos.

Dans cette grande salle, les dieux s'asseyaient en rond sur les gradins, et l'un d'eux, qui avait une odeur d'ail ancienne, montait sur un siège plus haut. Puis, quand il avait aboyé, tantôt l'un, tantôt l'autre des dieux, il venait au milieu de l'assemblée et, debout au haut d'une grande caisse, il aboyait longtemps, longtemps, et tous les autres dieux, par moment, aboyaient avec lui ou contre lui. Et cela rappelait à Marquis les récits de sa mère sur les assemblées que tiennent, la nuit, dans les chenils, les chiens qui font la guerre aux renards, aux cerfs, aux sangliers et à toutes les bêtes révélées contre les dieux.

Marquis, en voyant le vieux dieu s'approcher de la cheminée, se leva, car il craignait d'être écarté d'un coup de pied et il savait qu'il est sacrilège de ne pas céder la place aux dieux. Il pensa aussi à du pain et du fromage, et cette pensée lui fut agréable. En même temps que les dieux de l'assemblée, il en venait d'autres en petit nombre qui marchaient en meute, les uns derrière les autres et deux par deux, comme des chiens couplés. Ils avaient des peaux d'ours sur la tête et sentaient la sueur et le tabac. Mais Marquis les reconnaissait, parce qu'ils étaient mangeaient dans une petite salle en attendant que les autres dieux aient fini d'aboyer dans l'assemblée, et qu'ils dominaient à Marquis du pain et du fromage. Ils le caressaient et le battaient pour des raisons mystérieuses qui dépassaient son intelligence et qu'il révérait sans les comprendre. Ils lui apprenaient à se tenir debout, comme eux, en lui mettant des morceaux de pain sur le nez, et Marquis était fier de savoir prendre la posture favorite des dieux.

Marquis quitta la chambre chaude et alla voir entrer les dieux à la peau rouge flottante et les dieux qui sentaient le tabac.

Ceux-ci, aujourd'hui, étaient nombreux comme les jours de l'été ou comme un troupeau de moutons, et Marquis, qui ne savait compter que jusqu'à quatre, vit qu'ils formaient quatre troupeaux.

Devant eux marchait un petit dieu maigre; sa gueule était jaune et sèche, sans aucun poil, son museau était long et mince comme un bec d'oiseau, ses yeux noirs et durs comme les poils de sa tête, et il exhalait, comme le chef des dieux de l'assemblée, une odeur ancienne d'ail et de poisson bouilli. Son fumet était fort, rance et dur, et Marquis flairait qu'il devait manger précipitamment des nourritures exquises, mais qu'il digérait mal.

Il était déjà venu plusieurs fois dans la maison de Marquis, et tous les dieux